



Devenez populaire en cinq leçons, ill. Dupuy-Berberian, Bayard-Poche

ENTRETIEN AVEC MARIE-AUDE MURAIL

*Les romans de Marie-Aude Murail,
qui connaissent un grand succès auprès des enfants
et des adolescents, donnent la preuve que la qualité
et l'accessibilité peuvent aller de pair.*

*Elle explique ici les choix qui guident son écriture
et indique comment sa réflexion sur la lecture des jeunes
se nourrit de ses fréquents contacts avec ses lecteurs.*

Françoise Ballanger : *En revendiquant clairement votre métier d'écrivain pour la jeunesse vous vous démarquez de beaucoup d'autres écrivains qui affirment que l'âge du public auquel ils s'adressent ne les préoccupe pas en priorité. Vous, vous semblez au contraire très soucieuse de savoir pour qui vous écrivez.*

Marie-Aude Murail : Je ressens toujours comme un honneur le fait qu'un enfant me choisisse, termine un de mes livres et vienne me le dire. Je n'ai aucune raison de nier ce public ou de dire que j'écris pour moi ou que ce qui compte, c'est de faire de la littérature. Un écrivain écrit pour être lu, sinon

c'est de la névrose ! Dès le départ, j'ai eu à travailler pour un public particulier, ciblé. J'ai commencé en écrivant pour la presse sentimentale féminine, avec des commandes très cadrées en fonction d'études de marché. Je savais donc très bien à qui je m'adressais et je l'ai fait très tendrement, parce que ce sont des personnes que j'aime beaucoup, qui avaient des choses à m'apprendre et auxquelles j'avais des choses à dire.

Quand je suis arrivée chez Bayard, on m'a dit : « voilà, vous écrivez pour des enfants de tel âge, voilà notre cible... ». Je n'étais pas tellement décontenancée, je me suis dit : « Tiens ! c'est un autre public particulier,

mais visiblement il y a aussi des règles du jeu ! », que j'ai tout de suite intégrées... ou discutées, parce que je n'avais pas forcément le même point de vue.

F.B. : *Comment ces règles du jeu se traduisent-elles en terme de contraintes par rapport à la manière dont vous adressez aux enfants ? Est-ce que ces contraintes portent plutôt sur le contenu, sur ce que vous avez envie de dire aux enfants ou bien s'agit-il surtout de contraintes liées à la forme d'écriture, à la manière de s'adresser à eux ? Diriez-vous que le souci de savoir ce qui sera « facile », « adapté », « accessible », intervient dans votre travail ?*

M.A.M : Tout dépend de l'âge du lecteur. J'écris pour des lecteurs de 7 ans à 16-17 ans. Et ce ne sont pas du tout les mêmes contraintes. Je définis mon travail comme un accompagnement des enfants, avec le livre, à partir de 7 ans, jusqu'à ce que je les « lâche » : après en principe ils prennent ce qu'ils veulent. Les contraintes sont donc plus fortes au départ. Je crois connaître assez bien mon public maintenant, je vois quelles sont ses difficultés et j'en tiens compte dans mon écriture. C'est une de mes préoccupations depuis longtemps : en tant qu'étudiante j'ai fait une thèse sur l'adaptation des romans classiques pour les enfants. À ce moment-là déjà, j'ai été confrontée aux théories des linguistes qui m'ont amenée à réfléchir sur ce qu'un enfant rencontre comme difficulté, comme obstacle dans la lecture. J'ai étudié cela avant même d'écrire. Ensuite j'ai comparé ce que j'avais appris de façon théorique à ce qui se disait dans les maisons d'édition, ce qui n'est pas forcément la même chose, puis j'ai confronté tout cela au public. Maintenant j'essaie de voir en quoi tout ce que j'avais emmagasiné est vrai, je me confronte au réel. Et j'ajuste, effectivement, tout en sachant que je n'arriverai pas à être lue par tout le monde et qu'il y a un moment

où une part de moi doit renoncer à être aimée... et c'est douloureux.

Cela m'arrive de plus en plus, parce que je suis de plus en plus souvent invitée dans des endroits difficiles, peut-être justement parce qu'on estime que mes livres sont accessibles, qu'ils ont une petite chance d'être lus en ZEP. Mais je rencontre des enfants pour qui ils ont posé de sérieux problèmes. Je perds les *a priori* que j'avais sur la facilité.

F.B. : *Pouvez-vous dire lesquels ?*

M.A.M : L'idée par exemple que le dialogue facilite la lecture parce qu'il accélère le rythme : en fait beaucoup d'enfants perdent pied dans les dialogues, très rapidement ils ne savent plus qui parle. Même chose pour la rapidité du récit : j'utilise beaucoup une écriture rapide et elliptique pour ne pas encombrer le récit. En réalité les « mauvais lecteurs » ont souvent du mal quand il manque du liant, quand il manque par exemple les étapes du passage d'un lieu à un autre... Comme disait une petite fille : « pourquoi, on lit les pages, c'est ça, on tourne la page et c'est autre chose ? », il lui manquait des maillons. Je le fais pour que les gosses ne zappent pas, mais ceux qui supportent ces sautes dans le récit en tant que spectateurs à la télé, se trouvent « paumés » à la lecture, faute d'habitude. Même phénomène pour le vocabulaire : je crois parfois utiliser du vocabulaire très simple et il y a des enfants qui disent : « je n'ai rien compris ». Hier en dédicçant un livre à une petite fille qui s'appelle Saloua, j'ai écrit : « Pour Saloua au nom léger comme une alouette ». Elle est allée voir sa maîtresse en demandant : « c'est quoi une alouette ? » L'autre jour des enfants m'ont demandé ce qu'étaient des volets...

Parfois un vertige me prend, je me demande jusqu'où il faut aller dans la simplicité pour que les enfants me suivent. Après je me raisonne, je me dis : « rappelle-toi tes chers lin-

guistes, ils ont dit qu'avec 80% de mots connus et 20% de mots inconnus, un texte reste compréhensible ». Mais si « alouette » ou « volet » font partie des mots inconnus, on peut arriver très vite à 50% ! le texte devient trop difficile, les enfants ont de tels problèmes de lexique que, par moment, la lecture, même de choses simples, leur est quasiment interdite.

F.B. : *Avez-vous le même genre de problèmes avec les plus grands ?*

M.A.M. : Les problèmes de vocabulaire peuvent durer longtemps, oui. Mais quand je m'adresse aux pré-adolescents, aux adolescents et que je pense à mes « mauvais lecteurs », comme je les appelle, j'essaie le plus possible de me rapprocher de leurs références. Je crois que ce qui manque aux plus grands ce n'est pas tellement le vocabulaire, mais plutôt les références. Par exemple quand on leur fait lire des textes qu'on croit simples comme *Le Journal d'Anne Frank*, comme ils ne savent pas qu'il y a eu la guerre, qu'ils ne savent pas qui s'est battu, qu'ils ne savent pas qui a gagné, ils ne comprennent rien. Dès que dans un livre, il y a un peu trop de références, ils passent à côté. Là, du coup, je me trouve avec un autre type de contraintes, en particulier « ne pas supposer connu un maximum de choses », essayer de partir de ce monde-ci qu'ils ont sous les yeux, et de ce qu'ils connaissent. C'est pour ça que je n'écris pas de récits historiques, je suis contemporaine.

F.B. : *Ce choix est-il dû seulement à un souci d'être comprise facilement ou bien est-ce que c'est un choix que vous auriez fait de toutes façons ?*

M.A.M. : Ça a renforcé mon choix. J'aurais pu expérimenter d'autres choses, mais là je préfère creuser, je me suis dit que c'est là que je dois être.

F.B. : *Avez-vous des regrets par rapport à cela ?*

M.A.M. : Aucun. Ni pour la littérature pour adultes, ni pour un autre type de littérature plus sophistiquée. J'aime mon époque, j'aime la réalité, j'aime ce public.

F.B. : *N'avez-vous pas parfois l'impression que cette expérience est une limite, qu'elle vous empêche d'explorer d'autres formes d'écriture ?*

M.A.M. : Je suis certaine, à chaque livre, de gagner quelque chose en travaillant. Même si mes livres donnent une impression de facilité, je ne pense pas aller au plus facile. C'est d'ailleurs ce qu'avaient très bien vu les personnes de l'Ibby, en décortiquant mon écriture, en soulignant, au-delà d'une fausse impression de non-travail, une sorte d'hypermérealisme de mon écriture. C'est vrai que je copie divers langages contemporains. J'utilise le langage de banlieue, celui des petits, j'utilise différents langages, mais ils sont entièrement retravaillés. Quand les enfants me disent : « Ah ! c'est bien, tu parles comme nous », c'est complètement faux. Une fois de temps en temps, quand je sens que j'ai une classe plus mature en face de moi, je prends un extrait de texte, et je leur dis : « vous voyez, cette expression-là jamais vous ne l'employez, cette façon de parler, c'est celle de ma mère, ça c'est une expression de l'argot populaire, que vous ne connaissez pas vraiment, mais là, c'est du verlan, ou l'argot de bahut »... et le tout est mixé pour faire une langue qui sonne comme la leur, mais qui n'est évidemment pas la leur.

F.B. : *Vous parliez tout à l'heure de « zapping », de vitesse de lecture. Vous dites que vous essayez d'écrire avec un rythme assez rapide, pour ne pas encombrer le récit. Est-ce que pourtant le fait de développer, de mettre trois mots au lieu d'un, n'est pas plu-*

tôt une aide pour quelqu'un qui se retrouve difficilement dans le texte ? Inversement ce sont les « bons lecteurs » qui trouvent lourd qu'on leur évite tout implicite. N'y a-t-il pas un paradoxe à associer brièveté et facilité ?

M.A.M : Je l'ai ressenti, je cherche un équilibre entre les deux. Parfois sans doute je fais trop confiance au lecteur en pensant qu'il va remplir les blancs. Cependant le fait que le gosse ne comprenne pas toujours le sens de ce que j'écris ne me heurte pas beaucoup. M'importe plus le fait qu'il me dise : « c'est le premier livre que je termine ». Après tout, il peut avoir fait des faux sens, ou n'avoir retenu que des choses inessentiels, cela lui appartient. Je n'aime pas qu'on me dise : « je ne sais pas ce qu'il en a retenu ». J'ai lu en entier *Autant en emporte le vent* et je n'ai retenu qu'une seule chose, c'est que la mère mettait des sachets de citronnelle sous ses jupes pour faire fuir les moustiques. Et pour moi *Autant en emporte le vent* ça sent la citronnelle...

Tous les enfants retiennent quelque chose, ce qui compte pour eux. L'essentiel, c'est que je puisse les accompagner dans le livre, de manière à ce qu'ils ne le lâchent pas.

F.B. : *Précisément, qu'est-ce qui retient leur attention ?*

M.A.M : Ce n'est pas une question de technique. En fait j'ai peur, non pas que les enfants lâchent le livre, mais qu'ils me laissent moi. C'est moi qui ai peur d'être abandonnée, plus que de les voir, eux, abandonner en route. Alors je travaille énormément pour qu'ils ne me lâchent pas...

F.B. : *Il y a là une part de séduction ?*

M.A.M : Oui, beaucoup : dans l'histoire, dans les personnages. Quand je lis à voix haute et qu'un regard s'en va, je m'accroche à cet enfant-là, je m'approche de lui, je vais me mettre à sa hauteur, le prendre même. Là je sais que je le « récupère », c'est physique.



Mystère, ill. S. Bloch, Gallimard

F.B. : *Comment cette séduction, cette captation de l'attention fonctionnent-elles dans les livres ?*

M.A.M : C'est ce que je cherche, mais le fait que ça marche m'émerveille, m'étonne. D'ailleurs ce n'est pas infallible, il y a des enfants tout à fait réfractaires.

F.B. : *Que ça marche ou que ça ne marche pas, ce n'est pas le seul critère non plus. Ça ne veut pas dire que c'est bien !*

M.A.M : Évidemment il y a de mauvaises histoires qui marchent d'enfer, c'est sûr...

F.B. : *À supposer que vous identifiez toutes les ficelles, auriez-vous envie de vous en servir ?*

M.A.M : Non. De toutes façons je ne pense pas qu'un livre est fait de techniques et de ficelles, même s'il faut savoir que l'écriture est un métier. Je pense que si l'auteur ne met pas une part de lui-même dans le livre, on le lira, le gamin ira jusqu'au bout, mais il ne restera pas de trace. Je sais qu'il y a des

livres parmi ceux que j'ai écrits, qui sont fabriqués, qui marchent, et qui ne laissent pas de trace. Mais j'espère, pour certains, parce que j'y ai mis vraiment quelque chose de moi, qu'ils en laisseront.

F.B. : *Lesquels ?*

M.A.M : Je pense à un livre comme *L'Oncle Giorgio* ou à *Mystère*, pour les petits.

F.B. : *Y a-t-il des choses que vous estimez devoir être dites aux enfants, que vous pensez importantes quand vous vous adressez à eux ?*

M.A.M : Bien sûr, chaque récit repose sur quelque chose que j'ai envie de leur dire, et je trouve beaucoup plus commode de raconter des histoires que de faire des tartines de morale... C'est vrai pour les adolescents, mais je le sens même avec les plus jeunes. Parfois j'ai l'impression d'être un OVNI dans certains endroits : un adulte qui répond à des questions qu'on lui pose. Je pense que dans la littérature il faut aussi être un adulte qui répond à des questions qu'on lui pose.

C'est ce que j'ai appris au fur et à mesure. Je me sens engagée. D'abord je me suis sentie militante, parce que je me suis dit : « il faut que je fasse quelque chose pour que les mômes lisent »... Je me suis heurtée à des problèmes de plus en plus durs. Je me suis sentie de plus en plus militante, oui, compromise même dans l'institution scolaire que pourtant je n'aime pas beaucoup. J'y suis toutes les semaines.

D'abord il y a eu ce côté militant, et puis maintenant je me dis « écrivain engagée », comme on disait « chanteur engagé », ce n'est pas si absurde... J'en ressens de plus en plus l'urgence.

F.B. : *Ce n'est pas un discours qu'on entend très souvent, du moins en France. Cela me rappelle le point de vue de Lois Lowry,*

l'auteur du Passeur qui dit cela justement et explique que si elle écrit pour les adolescents, c'est parce qu'elle pense qu'ils ont besoin d'entendre un adulte leur dire un certain nombre de choses sur le monde...

M.A.M : Il y a des mots qui font peur aujourd'hui, mais moi je suis une moraliste, même si certains sont choqués par mes livres. C'est ma morale, ce n'est peut-être pas la morale. Mais je réfléchis beaucoup à ce que je dis, à travers mes porte-parole, les personnages. La première des choses c'est de ne pas être un adulte nuisible. Par exemple dans *Le Défi de Serge T*, le gamin se met à taguer. Cette histoire de tag m'emballait, c'était le début de la mode, je trouvais ça magique. En approfondissant l'histoire, je me suis dit : « attention, c'est du vandalisme », je ne peux pas dire à un gosse : « va taguer, c'est cool ». Donc dans le cours du récit le personnage se fait prendre sur le fait. Puis le grand frère qu'il pensait imiter en taguant lui dit : « non, moi je ne tague pas, c'est con, etc. »... Je me sentais obligée de faire dire la loi à mon personnage, d'abord par la police elle-même, puis par le grand frère. Il y a quand même des gens qui ont trouvé cela scandaleux, m'accusant « d'encourager à taguer ». Pas du tout, ce n'était pas mon propos.

Mais quand on utilise sans arrêt des thèmes contemporains et qui touchent à la morale, on est toujours sur un fil...

F.B. : *Au-delà même de ces thèmes, il y a aussi un fond de relations humaines très important dans tout ce que vous écrivez. On sent l'importance que vous accordez à la relation, à la communication, au fait que les gens s'aiment, que ce n'est pas simple...*

M.A.M : Oui, et je mets très souvent plusieurs générations face à face pour voir comment cela fonctionne. Le personnage que j'ai choisi dans mes histoires « policières » est adulte, et je le mets toujours en relation avec

au moins des adolescents et souvent des adolescents et des enfants. *Tête à rap* pour moi c'était trois générations : le petit Karim illettré de 10 ans, Axel, le rappeur, 18 ans, et Nils, le prof de faculté, 40 ans. Je voulais voir comment on arrive à parler avec des langages différents...

F.B. : *Est-ce que le fait d'écrire toujours à la première personne est une manière de faire passer plus logiquement, plus simplement ce travail sur le langage ?*

M.A.M. : Je crois qu'on doit sentir que j'aime mon personnage : je le fais parler pour qu'il s'attire un capital de sympathie le plus fort possible. Je pense qu'une histoire qui fonctionne bien doit avoir d'abord un héros sympa - avec des faiblesses, pas le super héros - mais un héros sympa, pour qu'il y ait identification avec lui.

F.B. : *Il me semble que la manière dont vous traitez l'humour est tout à fait intéressante, toujours à la limite de l'ironie. C'est souvent les personnages qui l'utilisent, sur le mode de l'autodérision : vos personnages se moquent d'eux-mêmes sans arrêt. Est-ce que cela fait partie de la sympathie que vous cherchez à construire pour vos héros ? Est-ce qu'en même temps ce n'est pas quelque chose d'un peu compliqué ? La question est souvent posée de savoir si les enfants saisissent l'ironie, et quel type d'ironie.*

M.A.M. : Pour ce qui est de l'ironie et de l'autodérision, c'est plutôt un registre que j'utilise pour les adolescents. Or ils fonctionnent énormément dans l'autodérision. Donc là je ne pense pas qu'ils ne comprennent pas. Bien sûr, il y a un certain nombre de personnes auprès de qui l'ironie ne passe pas, les jeunes enfants notamment comprennent au premier degré. Dans mes livres le type d'humour et le type de personnages sont différents selon l'âge du lecteur. Dans les livres pour les plus jeunes, c'est le lecteur

qui s'amuse du héros, par exemple dans *Bravo Tristan*, le petit garçon dit : « Moi j'ai un revolver avec un silencieux, c'est super parce que quand on tue les gens ils ne s'en aperçoivent pas ». C'est la naïveté du héros à ce moment-là qui fait rire de lui. Dans les lectures pour les plus jeunes on rit du personnage, après on rit avec le personnage qui se moque des autres et de lui-même aussi. Un personnage comme Émilien a une façon assez caustique, décapante de voir le monde, mais il l'applique à lui-même aussi, autrement il serait antipathique. C'est sa façon d'être et je pense qu'elle est proche de la façon d'être des adolescents entre eux.

F.B. : *Dans les dialogues on voit souvent vos personnages se « chambrer », s'agacer sans arrêt, se chamailler : les dialogues entre Émilien et sa mère par exemple, fonctionnent sur ce mode-là, jamais apaisé. C'est drôle mais ce n'est pas seulement humoristique, c'est tout un mode de relations...*

M.A.M. : C'est la tendre guerre. C'est une façon de dire qu'on aime.

F.B. : *On peut aussi remarquer une oscillation, une ambiguïté, comme un jeu d'humeurs entre déprime et joie de vivre. Émilien est toujours au 36^e dessous... mais il remonte très vite. Vos personnages ont une capacité à se « balader » au sein d'humeurs et au sein des relations, comme s'ils éprouvaient à la fois une inquiétude sur la manière dont les autres les perçoivent et une tranquillité quand même, une certaine assurance. Qu'en pensez-vous ?*

M.A.M. : Je suis moi-même un funambule et j'oscille entre le tragique et le rire. J'y trouve mon équilibre.

F.B. : *C'est l'humour qui permet cet équilibre... pour dédramatiser ou relativiser les choses ?*

M.A.M. : Je pense souvent au ludion et ma

manière de remonter toujours, c'est l'humour, oui, qui est une reprise sur soi. L'humour pour moi est une conquête, une manière de s'arracher au plaisir de se lamenter sur soi, de ruminer des choses, en pensant : « Et si on trouvait ça drôle, finalement ». Et tout s'éclaire autrement, devient effectivement très amusant. Il y a des gens qui savent parfaitement raconter des catastrophes et vous faire mourir de rire, parce qu'ils ont fait ce travail sur eux. Je ne crois pas que ce soit un mouvement très spontané...



L'Oncle Giorgio, ill. Y. Besnier, Bayard Poche

F.B. : *Est-ce que l'écriture ce n'est pas justement cette reprise sur soi ?*

M.A.M : Oui. Cette manière d'écrire est une manière de me sauver. Dans ma propre vie, très souvent, j'ai une première réaction qui peut être douloureuse... Et puis cinq minutes après peut-être, je me dis : « Oui, ça, pour Émilien ce serait bien ». Et à ce moment-là je revis la scène avec un personnage, et c'est très drôle, évidemment. Du coup je suis complètement soulagée. *Au bonheur des larmes* c'était ça, une colonie de vacances que j'avais très mal vécue, il y a dix ans. Dix ans plus tard j'ai écrit un livre drôle. Et là je me suis dit : « Ça y est, je suis guérie ».

F.B. : *Vous disiez que les adolescents utilisent beaucoup la dérision. On dit d'ailleurs que c'est une caractéristique de notre époque, que finalement on ne croit plus à rien... que tout est bon pour rire. Vous sentez-vous proche de cela ?*

M.A.M : Je ne crois pas me placer sur un registre destructeur ou autodestructeur, alors qu'effectivement c'est une des tentations...

F.B. : *Quel lien y a-t-il entre ce besoin d'humour et votre façon de considérer le livre ? Vous dites parfois qu'un livre, après tout, c'est léger.*

M.A.M : On perçoit souvent mes livres comme étant légers. C'est pourquoi j'ai réfléchi sur la légèreté du livre. La phrase des gosses « c'est lourd ! » veut dire « c'est pénible ». Or je ne vois pas pourquoi un livre devrait être pénible. Alors effectivement ce n'est pas dramatique, ce n'est pas grave, un livre pour moi ce n'est rien, l'important c'est quelqu'un qui lit. Je suis passée dans des endroits où l'intérêt pour le livre était si ténu, qu'à la fin je prenais un livre, je le mettais sous une table, je disais : « Ça sert, regardez, ça cale la table !... Il y a des utilisations possibles ».

Ce qui me fait mal c'est la peur des enfants pour les livres. On a l'impression que ça va leur sauter au nez. Ils n'osent même plus y toucher. J'apporte mes livres un peu comme si je devais amadouer des animaux sauvages qui ont très peur de moi, de ce que je représente, se méfient du piège.

F.B. : *Comment rendre plus léger aussi l'accompagnement à la lecture qui peut être quelquefois un peu terrifiant en lui-même, qui rend « grave » la lecture ?*

M.A.M : J'ai toujours peur quand je me trouve dans des classes où je sens cette chape

sur moi, tout d'un coup, avec mes pauvres livres qui ont servi pour des fiches de lecture. J'ai l'impression d'un appareillage grotesque et difforme : pour obtenir quoi d'un livre ? Qu'est-ce qu'on veut lui faire dire ?

On s'y prend parfois de telle façon que je me demande vraiment si le but c'est que les enfants lisent. Il faut dire que beaucoup de profs ne lisent pas, qu'ils n'aiment pas lire. Or, comment transmettre une passion qu'on n'a pas ?

La première chose à faire, c'est de mettre des livres dans les endroits où il y a des enfants. Et le plus souvent on n'en a pas l'idée ! Le nombre de classes, le nombre de maisons, de colonies de vacances où il n'y a pas de livres ! Et quand les gens disent : « ils ne lisent pas », je réponds : « c'est plus commode avec des livres, je vous assure ! ».

F.B. : *Comment les aider à les lire ?*

M.A.M. : J'ai pas mal réfléchi à partir de mon expérience de la lecture à haute voix, aussi bien dans les classes qu'avec mes propres enfants. Au début, quand je faisais ma thèse sur les adaptations, je ne me souciais pas d'une lecture facile. J'étais plutôt favorable à la version « intégrale, pure et dure ». Je partageais l'avis du philosophe Alain : « Tant mieux si l'enfant ne comprend pas tout » et je pensais qu'il vaut mieux le confronter directement aux grandes œuvres, sans les édulcorer. Mais plus tard, en lisant à voix haute à mon fils aîné, d'abord des *Babar*, des livres de ce genre, puis plus tard des classiques, comme *La Guerre des mondes*, Jules Verne ou Théophile Gautier, je me suis aperçue que je changeais des mots, que je coupais des pages entières. Il y a des textes qui sont merveilleux, mais qui sont illisibles ! Quand on y réfléchit, on perd l'espèce de respect ridicule de la chose littéraire, du texte intangible, sacro-saint. On perd aussi l'idée que l'écrivain s'est investi dans chaque phrase. On ne le dit pas assez

aux enfants : on leur apprend à lire ligne à ligne et à décortiquer un petit paragraphe. Mais sur ce petit paragraphe il y a peut-être trois lignes que l'auteur a soignées ! Surtout quand ils lisent mal, je leur dis : « vous vous faites avoir avec ça, ne lisez pas tout ». Le problème c'est que la fameuse injonction de « sauter des passages » est valable quand on est un « bon lecteur ». Mais quand on est un « mauvais lecteur » on ne sait pas quel passage il faut sauter. Il vaut mieux en revenir à des choses qui les accrochent suffisamment au départ pour qu'ils s'entraînent à lire et pour qu'après ils puissent utiliser cette capacité de lecture sur des textes plus difficiles, mais dont on sait qu'il n'y a pas tout à lire.

F.B. : *Quel est le rôle des stéréotypes dans la lecture ? On les présente souvent comme négatifs, mais n'y a-t-il pas des stéréotypes qui, au contraire, fonctionnent comme aide pour le lecteur ? Dans vos livres il y en a un certain nombre, par exemple tout ce qui concerne la quête des origines, le mystère, l'exploration des souterrains, ou des combles. Il y a toute une thématique dont on peut dire qu'elle est relativement stéréotypée, qui sert de moteur à l'intrigue. Comment vous situez-vous par rapport à cela ?*

M.A.M. : Toute la littérature fonctionne sur trois ou quatre idées forces. Effectivement l'intrigue policière, pour moi c'est la reine des intrigues, parce qu'elle doit être minutieusement conçue, comme un travail d'horlogerie. Quand on lit les intrigues policières en voulant en fabriquer une, on s'aperçoit qu'il y a des ficelles en nombre limité, par exemple le cadavre défiguré au début - puis à la fin on voit que celui qu'on croyait mort est l'assassin. Il y a aussi les jumeaux. Ce sont nos outils, oui.

F.B. : *L'intrigue est-elle votre souci principal ?*

M.A.M. : Au début non, j'ai écrit beaucoup

de romans « tranches de vie » j'avais envie de romans d'ambiance. Puis j'ai voulu me prouver que j'étais capable d'écrire autre chose. Je me suis demandé où je pourrais le mieux apprendre mon métier sinon dans le policier. Je suis moi-même une grosse lectrice de romans policiers, j'aime ça. En les reprenant, surtout ceux d'Agatha Christie, je me suis aperçue de la manière dont il faut ouvrir un maximum de possibilités au départ, égarer sur de fausses pistes. Je me suis aperçue des « trucs » qui se retrouvent d'un roman à l'autre. Avec mes propres contraintes, qui sont celles de mon lectorat, j'ai des difficultés particulières : premièrement je ne peux pas mettre autant de personnages, j'ai moins de coupables sous la main. L'intrigue est donc plus facile à résoudre chez moi que dans Agatha Christie. Dans *L'Assassin est au collège* il y a beaucoup de personnages et des élèves de quatrième m'ont dit : « on ne comprend rien, il y a trop de personnages... ». Mais c'était un policier dans un lieu clos où j'étais obligée de mettre un certain nombre de suspects. Le problème du roman policier pour la jeunesse c'est qu'effectivement on a droit à moins de suspects !

F.B. : *Et pour les fins ? La manière dont vous finissez est intéressante, elle n'est jamais stéréotypée. On ne peut pas deviner d'avance comment ça va finir.*

M.A.M : Oui, parce que je fonctionne sur des stéréotypes détournés. Prenons celui du couple de détectives. Dans la littérature noire, c'est un classique. Mais je pense qu'il

ne fonctionne pas exactement dans mes livres, avec Nils et Catherine, de la même manière. Pour *Mystère*, j'ai pris tous les contes de fée, et aucun ne se retrouve dans sa propre logique finalement, parce que l'héroïne devient la copine de la sorcière, rend l'ogre végétarien, que le loup a peur d'elle, enfin tout est renversé et le prince charmant retourne chez sa mère parce qu'elle est trop jeune pour se marier. *Le Trésor de mon père* repose sur une chasse au trésor, très classique, avec un jeu de piste, des méchants, un trésor qui se dérobe. Et à la fin Émilien ne l'a pas trouvé.

Les enfants croient qu'ils sont sur un rail, et ils s'aperçoivent finalement que ce n'était pas ça. Il leur arrive d'être déçus par une fin non prévisible.

F.B. : *On retrouve un peu ce que vous disiez tout à l'heure sur la capacité de se balader, le côté un peu funambule de vos récits. Vous racontez une histoire policière mais en même temps vous racontez aussi une autre histoire.*

M.A.M : On croit toujours qu'on cherche quelque chose et puis on finit par s'avouer qu'on cherchait autre chose. Généralement ce qu'on cherche, c'est d'être aimé. Tout est un peu une chasse au trésor, et ce n'est pas le trésor qu'on attendait qu'on trouve. ■

*Propos recueillis par Françoise Ballanger
Avril 1996*